

—Oui, retiens bien ce nom... Un grand homme roux, violent, ivrogne... Vous alliez sur les routes, vous vous arrêtiez dans les villages... Il donnait des concerts en plein vent... Il t'obligeait à voler... Il te battait... Voilà tout ce dont tu te souviens. Suis mon conseil, René, fais ce que je te dis et ta fortune est faite.

Il se prit la tête dans les mains, réfléchit un instant et dit :

—M. de Montaignon et M. Gaston de Pervençhère croient-ils à la fable que je devrai débiter ?

—S'ils y croient, René ! Ah ! oui, ils y croient ! Ils sont fous de joie à la pensée de ramener un fils à Renaud de Pervençhère et à sa femme !

—M. Gaston recherchait son neveu depuis des années, il consacrait sa vie à cette noble tâche... Comme il va être heureux de te presser dans ses bras, ton cher oncle !

—Tiens, oui, M. Gaston de Pervençhère est mon oncle ; il faut que je m'habitue à cette pensée.

—Tu lui témoigneras, René, beaucoup d'amitié, de confiance...

Tu lui diras tes souffrances avec Anspach.

—C'est vrai, moi aussi, il faut que je croie que c'est arrivé...

—Toi surtout, René, il faut entrer dans la peau du personnage.

—C'est entendu, j'y entre chère maman.

—Si tu réussis cette "création", ta fortune est faite, mon enfant.

—Je vais étudier mon rôle et tu verras si je rate mes effets !

—J'ai confiance en toi, tu es intelligent...

Elle s'arrêta et lui demanda vraiment émue :

—Ça ne te fait pas de peine d'apprendre que je ne suis pas ta mère

Il la regarda, goguenard :

—Si tu crois que j'y coupais ! fit-il.

Le lendemain, Gaston serrait son neveu dans ses bras.

—Dans quelques jours, mon cher Georges, je te présenterai à ton père et à ta mère ; il faut que je les prépare doucement à cette grande joie, surtout ta mère qui a tant souffert !

—Pauvre mère ! soupira René avec des larmes dans la voix.

Il fut sublime !

Mme de Linières faillit l'applaudir.

XXIV

Depuis huit jours, René Traversin habite chez Gaston qui le style, qui lui indique, en paraissant l'interroger, les réponses qu'il devra faire à Renaud et à Blanche.

Il l'appelle son "cher neveu, son cher Georges".

Il semble nécessaire à Gaston que, dans ses souvenirs d'enfance, le jeune homme retrouve quelques impressions de la maison où il a été élevé, du Palais des Roses où il est né.

Gaston se décide même à y amener son élève : ce qu'il aura vu complétera, éclairera les récits de "son bon oncle".

Gaston joue ce rôle à ravir, il est plein de naturel et de dignité.

René Traversin est également un neveu parfait, mélancolique en raison des souffrances évoquées, reconnaissant et ému des bontés présentes, oppressé de joie, suffoqué de bonheur à la pensée d'embrasser son père et sa mère.

Sa mère surtout !

Gaston lui a fait le portrait de Blanche, a loué sa grâce et sa beauté souveraines et le jeune Traversin joint les mains et prétend la revoir. Les récits du bon oncle éveillent ses souvenirs endormis.

Il ose murmurer :

—Oh ! comme elle est belle et comme je l'aimerai.

Gaston l'admire. Il en arrive à se demander si le jeune homme est de bonne foi.

Gaston demande à Montaignon ce qu'il en pense.

—C'est un garçon rempli d'intelligence et de talent, répond Montaignon. Nous ne pouvions mieux tomber !... Je le crois à point !... Demain, tu écriras à ton frère que son fils est retrouvé, que nous le lui amènerons...

—Patientons encore quelques jours. D'ailleurs, Renaud et Blanche voyagent en ce moment ; ils ne seront de retour au Palais des Roses que dans quelque temps.

—Tu es d'avis de présenter Mme de Linières ? demanda Gaston.

—Mais, sans doute, elle est très bien... D'ailleurs, elle rafraîchira la mémoire du jeune homme s'il s'égarait.

—Mon cher Montaignon, nous partirons dans quelques jours.

—Aussitôt que nous aurons une réponse de ton frère.

Un coup de foudre renversa l'ingénieux édifice de mensonges construit par Montaignon et son ami ; ils apprirent l'arrestation de Fanchon et de Georget !

L'instruction ouverte contre eux, les renseignements de police que fournirait l'enquête, les interrogatoires des prévenus, des témoins, ceux de Catherine Devoissoud, tous les moyens dont dispose la Justice, moyens qui allaient être employés, ne feraient-ils pas la lumière sur l'identité de Fanchon et de Georget ?

Si Catherine Devoissoud avouait que Fanchon n'était pas sa fille ! Si elle racontait dans quelles circonstances elle avait trouvé l'enfant qu'elle avait substituée à la sienne !

Que de dangers ils couraient !

Et si le lieutenant Georges Bernard, tenu de raconter ce qu'il savait de son enfance, se souvenait d'Anspach ! S'il le nommait, le dépeignait au physique, racontait son enlèvement par le colosse, le batelier aux cheveux roux dont il se rappelait certainement ; il ne pouvait avoir oublié les années de tortures passées auprès d'Anspach et de Marie Hartmann !

Il raconterait sa fuite dans les Alpes avec Fanchon et la poursuite du chanteur-ambulante.

—Nous sommes perdus s'il parle, Montaignon !

Gaston était blême d'épouvante.

Montaignon, malgré son audace, ne trouva d'abord rien à répondre ; lui aussi était épouvanté à la pensée des dangers qui les menaçaient.

Il réfléchit quelques instants, puis, marchant à grands pas dans la pièce :

—Il faut rendre René à Mme de Linières, prétexter la nécessité d'un voyage imprévu... gagner l'Angleterre ou la Belgique... Lire avec attention les journaux de France qui raconteront ce que la police a découvert sur le crime de Beauchamp et, si ça brûle, repartir en Amérique.

—Je crois, en effet, que cela serait plus prudent, approuva Gaston, livide de peur.

—Oui, c'est ce que nous devons faire. Ce qu'il faut aussi, c'est que tu sois moins lâche, tu me fais pitié.

—Montaignon !

—Il n'y a pas de Montaignon ; tu trembles comme une femme... Allons, Gaston, du courage !... Rien n'est perdu... Le lieutenant Georges Bernard ne parlera peut-être pas !

—Et Fanchon ?

—Fanchon ! Nous n'avons rien à craindre d'elle ! Qui donc sait que ta belle-sœur a mis au monde deux jumaux ? La nourrice ? Tu as eu la sagesse, Gaston, de la supprimer !

—Oh ! tu étais plus énergique il y a vingt ans ! Tu baisses, mon cher !

—Un autre pouvait parler : Anspach. Ce danger n'existe plus ; je ne me rouille pas, moi !

Montaignon se dressait orgueilleusement.

Il ajouta d'un ton d'épouvantable cynisme :

—John Burns s'étant fait sauter la cervelle, nous n'avons rien à craindre d'Anspach. Tu vois que nous avons bien fait d'aller à New-York !

—Oui, mais Catherine Devoissoud... Elle peut parler, elle...

—C'est vrai, répondit Montaignon. Le danger est là... Elle a quitté l'hospice de Martigny... Elle est guérie... Elle doit être retournée à Bovernier... Passons à Bovernier, Gaston, de là, notre besogne faite, nous gagnerons la Suisse ; la Suisse vaut l'Angleterre ou la Belgique.

—Partons, Gaston, devançons la police qui ignore peut-être encore où demeure la mère de Fanchon ; partons, il n'y a pas un instant à perdre.

René retourna chez Mme de Linières et les deux complices partirent pour Bovernier où Gaston était venu la menacer ; elle demeurait à Paris avec sa fille.

—A Paris ! s'écria Montaignon, à Paris ! Nous l'avions sous la main !

Le misérable, grinçant des dents, nouait ses doigts comme s'il enserrait le cou de la pauvre femme.

Ils n'osèrent cependant pas revenir à Paris pour y commettre le crime qu'ils préméditaient ; ils attendaient, un pied sur la frontière, prêts à la fuite, le résultat de l'enquête faite par la police sur Fanchon et Georget.

Peu à peu, ils se rassurèrent, rien de menaçant pour eux ne se manifestait.

D'après la lecture attentive des journaux, il devint évident que Georget n'avait pas parlé, Catherine Devoissoud non plus.

Du côté de Fanchon peu de chose à craindre ; elle se croyait bien la fille de Catherine Devoissoud.

Montaignon conçut alors un plan ignoble.

N'ayant pu se débarrasser de Fanchon et de Georget par la violence, il résolut de les perdre par une infâme calomnie.

Il était accusés d'assassinat. Il fallait qu'ils fussent condamnés, exécutés par la loi.

—Le bourreau fera ce que nous n'avons pu faire, dit-il. Le glaive de la justice est plus fort que nos bras.